

La famille mexicaine aux États-Unis

Daniel Delaunay *

De nombreuses familles mexicaines s'établissent ou se forment aux États-Unis ¹. Elles ont tendance à se distinguer de leurs compatriotes restés au pays, notamment par la vigoureuse reproduction dont le poids démographique semble aujourd'hui l'emporter sur l'apport migratoire. La vitalité démographique des Mexicaines mérite d'être comparée à celle de leurs compatriotes restées au pays, puis à celle des autres Américaines, qu'elles soient ou non d'origine mexicaine. Mais, surtout, des changements induits par la migration internationale s'opèrent de manière souvent radicale sous la pression d'un nouveau contexte social ou des obligations imposées par l'expatriation. La composition des ménages des immigrants mexicains aux États-Unis se modifie : il s'agit de savoir si elle s'écarte des structures familiales d'origine, si elle se rapproche du modèle américain de résidence ou si elle s'oriente vers une troisième voie infléchie par l'exil. L'examen de la taille, de la complexité et de l'agencement des relations de parenté sera conduit en considérant le cycle de vie du ménage. Enfin, au-delà de la dynamique propre à la formation de la famille, quelques indicateurs historiques vont permettre de connaître les antécédents des structures aujourd'hui observées et d'en retrouver la dynamique singulière.

L'ampleur de la reproduction mexicaine aux États-Unis

L'observation du flux migratoire à la frontière ² entre le Mexique et les États-Unis ne donne pas une image exacte de la dispersion des Mexicains entre les deux pays, car ce mouvement souvent circulaire d'allers et retours reflète davantage la mobilité des travailleurs temporaires que l'établissement des immigrants. Les femmes, en particulier, y sont peu visibles car elles privilégient une migration durable, volontiers familiale, qui transparait plus nettement

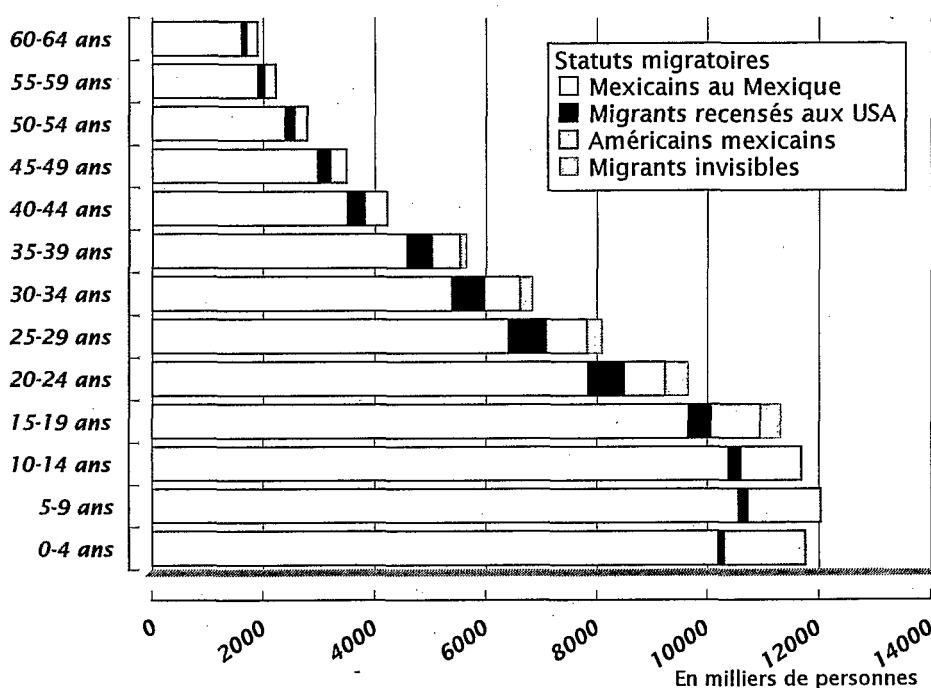
* Démo-économiste, ORSTOM-COLEF. Le présent travail, l'usage des informations utilisées et la construction des outils employés résultent d'un accord de coopération scientifique entre le Colegio de la Frontera Norte à Tijuana (21 calle Abelardo Rodríguez, 22320 Tijuana, Mexique) et l'ORSTOM. L'accès aux sources censitaires (IPUMS, 1 % & 5 %) produites et distribuées par le Bureau of the Census a été permis par le Population Research Center de l'université du Texas à Austin.

1. Ce texte est une version remaniée d'une présentation faite au « XX Congreso de la Asociación Latinoamericana de Sociología, Comisión de trabajo n° 11 : Migraciones y Fronteras », en octobre 1995 à Mexico.

2. Les statistiques les plus communément analysées du passage frontalier proviennent de l'arrestation des migrants clandestins par la Border Patrol (la police américaine des frontières) et diverses enquêtes d'une observation suivie du passage des migrants [Proyecto Cañón Zapata, EMIF Colegio de la Frontera Norte, CONAPO, Secretaría del Trabajo y Previsión].

dans les statistiques du recensement américain. Pourtant, en termes démographiques, la migration des femmes pèse plus lourd que celle des hommes car, non seulement elles tendent à retenir ceux-ci aux États-Unis mais, surtout, elles détournent leur progéniture du Mexique. Pour rendre compte de la portée de leur migration, la figure 1 présente ce qu'aurait pu être, *grosso modo*, le peuple mexicain aujourd'hui sans la migration vers les États-Unis, c'est-à-dire en incluant les Mexicains exilés et les Américains d'ascendance immédiatement mexicaine, de même que les migrants « invisibles ³ », escamotés par l'un et l'autre recensements. Selon cette reconstitution, la part amputée par l'exode apparaît considérable, de l'ordre de 15 %. Dans des frontières qui seraient restées hermétiques, le Mexique compterait en 1990 plus de cent millions de citoyens.

Fig. 1 – La population mexicaine de chaque côté de la frontière en 1990



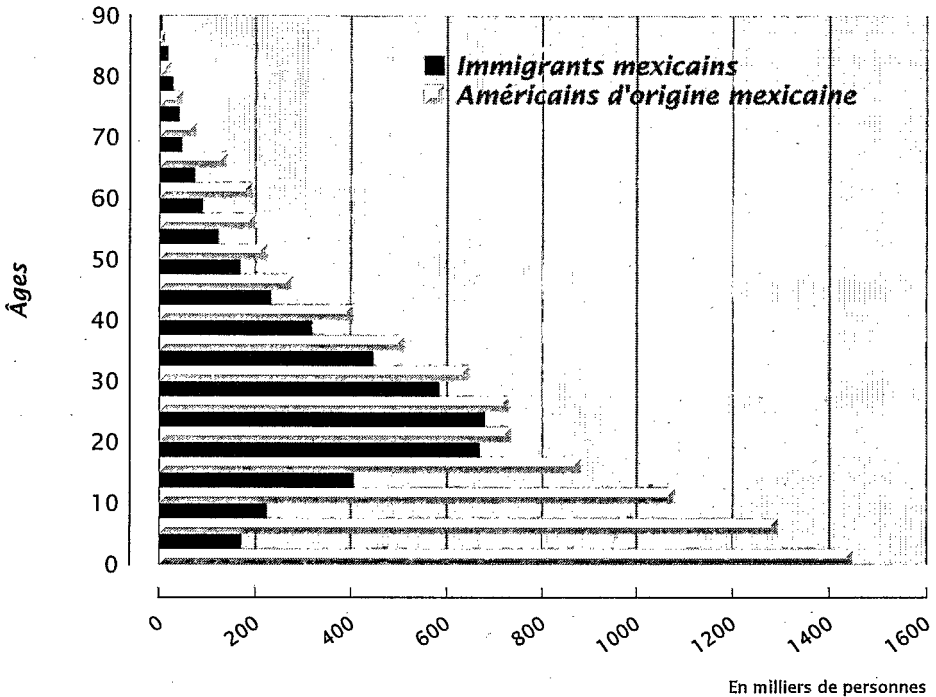
Sources : IPUMS, 5 %, XI Censo de Población y Vivienda et estimations de l'auteur.

Plus éloquent, peut-être, est la composition par âge des Américains d'origine mexicaine (figure 2), pour peu qu'on la compare à celle des immigrants mexicains se trouvant aux États-Unis à la même date. Par rapport à la structure d'une population normale de migrants (telle qu'elle résulterait de la mobilité interne, par exemple), les immigrants aux États-Unis se distinguent par la faible proportion de

3. Ces migrants sont « invisibles » aux recensements, plutôt que clandestins. J'ai essayé de les retrouver par des méthodes indirectes qui autorisent une estimation des personnes omises par les deux dénombrements mexicains et américains [Delaunay, 1994].

très jeunes enfants, dont la présence révélerait les déplacements familiaux [Castro, Rogers]. Cette absence relative d'enfants nés au Mexique tient aux contraintes légales à l'immigration familiale aux États-Unis et à la précocité de la carrière migratoire. Mais elle surprend quand on la compare à l'ampleur de la natalité sur le territoire d'accueil, qui donne clairement la mesure de la formation familiale sur le lieu d'arrivée.

Fig. 2 – Répartition par âge des Mexicains aux États-Unis et des Américains d'origine mexicaine en 1990



Source : Bureau of Census, 1990, IPUMS.

La composition par âge des Américains mexicains présente, contrairement à celle des immigrants, le profil d'une population extrêmement jeune. Bien sûr, la « surnatalité » qu'elle traduit résulte de la présence d'immigrants adultes, concentrés aux âges de la procréation, et surtout de femmes migrantes – les unions mixtes sont assez rares chez les Mexicains expatriés, elles concernent environ deux époux (ses) sur dix aux âges de la constitution des familles ⁴. La pyramide des âges donne la mesure du détournement de la natalité mexicaine par l'exil parental, ponction en partie définitive car ces enfants conserveront la citoyenneté américaine acquise à la naissance. En nous servant d'une image plus que d'une estimation rigoureuse, disons que la migration internationale *cumulée* pourrait

4. Ceci dans les ménages dirigés par un immigrant mexicain. En contrepartie, une femme sur dix d'un Américain d'origine mexicaine est mexicaine de naissance, sans compter celles mariées à des Américains sans ascendance hispanique.

détourner jusqu'à trois cent mille naissances chaque année, une contribution considérable à la transition démographique mexicaine ⁵.

Une fécondité dissuadée ou ajournée ?

L'ampleur de la reproduction des familles mexicaines exilées amène à poser la question des changements de leur fécondité dans le nouveau contexte américain plus malthusien. La disparité des fécondités ethniques aux États-Unis a fait l'objet de diverses analyses [Robert, Lee] et tout particulièrement parmi la population hispanique [Bean, Swicegood]. Entre autres choses, les études cherchent à tester la rapidité de l'intégration dans la société américaine et l'empressement à adopter les nouveaux comportements reproducteurs qu'elle inspire. Notre comparaison prendra non seulement pour référence la société de destination, mais celle d'origine des migrantes, sachant l'engagement tardif de la société mexicaine dans la transition démographique.

Il est d'usage d'appréhender la relation entre la migration et la fécondité selon quatre processus distincts [Stephen, Bean].

L'*assimilation* suppose une convergence, après la migration, vers les comportements reproductifs de la société d'accueil qui, dans le cas présent, offre un environnement socioéconomique plus malthusien que le Mexique. Cette acculturation graduelle peut se dérouler sur plusieurs générations, la durée du contact étant toujours cruciale.

L'*adaptation* est une variante de la précédente hypothèse qui suppose une contrainte plus draconienne à la baisse de la fécondité sitôt l'intégration des migrantes et, donc, l'adoption plus rapide d'une reproduction conforme au nouveau contexte économique, culturel ou social.

La troisième hypothèse constate la *rupture* que la migration peut provoquer momentanément sur le cours de la procréation normale d'une femme. Les causes potentielles et observées sont multiples – séparation des époux, stress social ou difficultés économiques de la nouvelle insertion, etc. – mais seront normalement temporaires, bien que pouvant être assez longues pour infléchir la descendance finale.

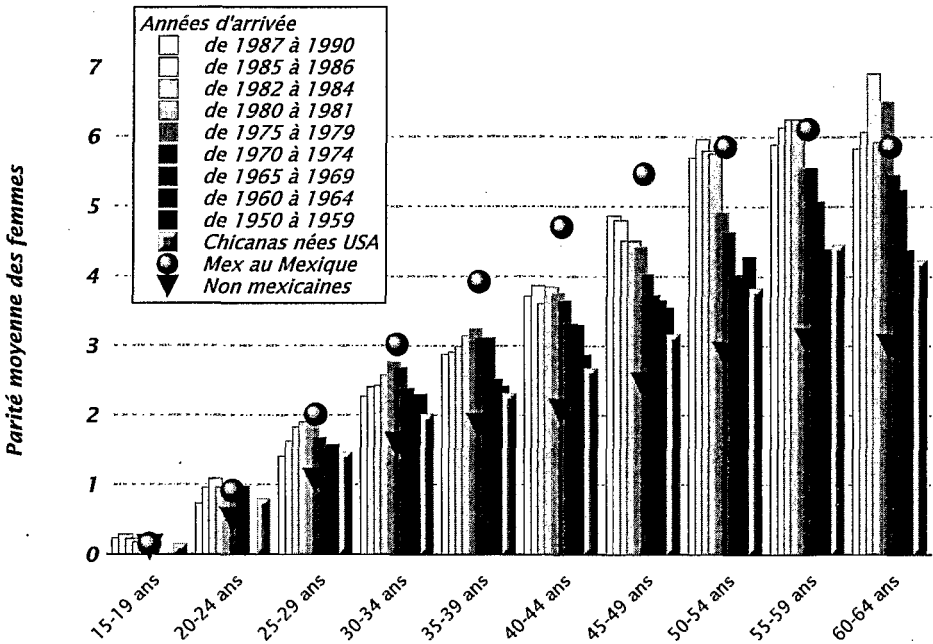
Enfin, parce que les migrants sont différents et que l'expatriation est plus *sélective* encore, il convient d'envisager le filtrage que celle-ci peut opérer en faveur des femmes les moins fécondes. L'âge et l'éducation y contribuent mais, à la sélection sociale, s'ajoute le fait que les enfants sont en soi un handicap à un départ aux conséquences inconnues, et une mère ne s'exilera pas aussi aisément qu'une célibataire.

Pour essayer de faire la part de ces processus, nous avons retenu diverses générations de femmes selon leur situation migratoire et la durée du séjour aux États-Unis (figure 3). Mais les statistiques censitaires de la fécondité ne permettent de connaître que les parités atteintes au moment du dénombrement, rendant difficile

5. On ne peut préciser le nombre d'enfants nés aux États-Unis des Mexicaines migrantes (la filiation est établie par rapport au chef de ménage et les parités atteintes n'indiquent pas le lieu de naissance des enfants), moins encore produire une estimation qui intégrerait les naissances de troisième ou quatrième génération. Trois cent mille est le nombre annuel de naissances d'Américains d'origine mexicaine déclarée, c'est également le nombre de ceux qui se trouvent aux États-Unis dans un ménage dirigé par un Mexicain immigrant et qui sont âgés de 0 à 4 ans.

l'appréciation des ruptures ou des adaptations courtes ⁶. Pour étendre la comparaison, ont été incluses les Américaines mexicaines (*Chicanas*) nées sur le sol américain (sur le graphique, elles sont représentées par la dernière barre de chaque groupe d'âge) et le reste des Américaines recensées conjointement (symbolisées par un triangle). Pour référence, les symboles sphériques signalent la descendance atteinte par les Mexicaines recensées chez elles en 1990.

Fig. 3 – Parité des femmes selon leur ancienneté aux États-Unis, 1990



Source : Bureau of Census, 1990, IPUMS, 5 %.

Ces statistiques montrent combien la migration internationale est entreprise par des femmes moins fécondes ; pour s'en assurer, il suffit de comparer les descendance des nouvelles arrivées (entre 1987 et 1990) ⁷ à celles des non-migrantes. L'écart atteint près d'un enfant en fin de vie féconde ⁸ ; il disparaît complètement après la ménopause, c'est-à-dire pour les femmes qui ont exclusivement procréé au Mexique ; il n'est pas significatif pour les très jeunes femmes (de 15 à 19 ans) ⁹.

6. Il est d'usage, pour pallier cette déficience, d'examiner le nombre de jeunes enfants propres au ménage pour produire une indication de la fécondité du moment. Un tel emploi nous a semblé fallacieux dans le cas de comparaisons entre les migrantes et les natives, car il est en effet fréquent que les mères mexicaines confient leurs jeunes enfants à une parente proche, afin de les garder au Mexique le temps d'une installation [Briody, 1987]. Une pratique qui biaise l'estimation et conduit à surestimer le recul provoqué par la migration. Cela pourrait être l'explication aux interrogations de Stephen et Bean [1992] quant à l'importance de la rupture observée pour la fécondité chez les jeunes femmes migrantes.

7. Ces migrantes sont arrivées entre janvier 1987 et mars 1990, soit une période certainement trop courte pour provoquer une rupture des maternités à ce point draconienne.

8. Un chiffre probablement imprécis si l'on craint que l'incomplétude du recensement soit elle-même sélective.

9. Aux jeunes âges, les naissances sont trop rares pour que l'échantillon les estime correctement.

L'échelle des parités selon l'ancienneté du séjour dans le pays hôte (rendue par un dégradé de gris) présente deux tendances opposées.

- Tout d'abord, on observe une réduction des parités par âge avec l'augmentation de la durée de l'expatriation. Les migrantes les plus anciennes et les plus âgées ont mis au monde jusqu'à deux enfants de moins que les Mexicaines restées au pays ¹⁰, résultat d'un exil de vingt-cinq à quarante années, soit la majeure partie de leur vie procréatrice. Pour ces femmes, l'assimilation a été rapide mais incomplète puisqu'elle n'atteint pas le niveau des Américaines. Leur reproduction se place exactement au niveau des Américaines d'origine mexicaine, dont les parités définissent un plancher qu'elles ne dépassent pas.

- Une tendance inverse, à la hausse mais de moindre ampleur, s'observe chez les jeunes femmes immigrantes peu avant qu'elles n'ébauchent le mouvement à la baisse. Le graphique précédent le montre par la forme en cloche des parités selon le temps de séjour, à un groupe d'âges donné. Pour celles de moins de 30 ans, cette tendance les conduit pratiquement au niveau des fécondités du pays d'origine ; après cet âge, l'effet de l'assimilation l'emporte et les maternités retardées sont progressivement abandonnées. Il est ambigu d'interpréter cette relative recrudescence de la fécondité chez les migrantes en début du cycle de procréation sans connaître l'histoire de toute la cohorte. Si l'histoire de ces femmes ne s'écartait pas radicalement de celle des générations précédentes, comme cela est très probable, nous serions en présence d'une récupération des maternités ajournées du fait et au moment de la migration. Récupération si forte pour les très jeunes femmes que l'on peut se demander si elles ne trouvent pas dans l'immigration des raisons à une procréation sensiblement plus généreuse, par exemple des incitations que pourrait leur inspirer leur précarité légale : avoir des enfants américains de naissance devient une précieuse garantie pour leur avenir.

Sous réserve, toujours, de la fidélité des chiffres et des conclusions d'études longitudinales plus précises (notamment en considérant les cycles de vie modifiés par la migration), ce rapide aperçu suggère que l'effet discriminatoire de la migration sur la fécondité doit être décomposé en deux temps. Pour les générations de jeunes migrantes, c'est un effet provisoire, résultat d'une rupture temporaire dans le cycle de vie, plutôt qu'un changement radical des attitudes reproductives, car les naissances d'enfants désirés n'ont été qu'ajournées. On constate aussi que la transition démographique mexicaine a été plus draconienne dans certaines grandes capitales du Mexique, devant de peu les Mexicaines américaines. C'est pour les générations plus anciennes de migrantes et de *Chicanas* que la migration a été décisive ; à l'époque où les Mexicaines commençaient à espacer leurs maternités, vivre aux États-Unis procurait un avantage plus déterminant que de nos jours. Il est vraisemblable que la volonté d'avoir et d'élever des enfants citoyens américains compense en partie les empêchements associés à l'exil.

10. Les irrégularités observées pour ces effectifs réduits de femmes résultent pour une large part de variations aléatoires des estimations extraites de l'échantillon à 5 % du recensement. Les précisions de l'estimation n'ont pas été présentées car les tendances sont significatives, il suffit d'oublier les variations fines.

La composition des familles

Savoir comment la famille de migrants se forme ou se réunit est une question pertinente dans le cas de la migration internationale : la frontière filtrant les flux migratoires qui l'atteignent, on doit envisager qu'elle contribue à singulariser la composition familiale des expatriés. Ainsi, la rareté des femmes a pu longtemps décourager bien des installations familiales, de même que le développement des filières migratoires a pu infléchir l'organisation des ménages contraints d'accueillir des parents appartenant à des unités domestiques restées au pays, par exemple.

La mise en parallèle des familles mexicaines de chaque côté de la frontière porte sur la distribution des ménages selon leur taille et leur typologie (familles nucléaires, composites, de personnes seules, etc.) mais en tenant compte du cycle de vie familial, sur une évaluation du poids des principales relations de parentés au sein des unités familiales. La difficulté de l'exercice tient aux définitions censitaires disparates entre le Mexique et les États-Unis ; les classifications retenues par les publications officielles, tant des ménages que des parentés, divergent sur plusieurs points. Le traitement direct des échantillons censitaires a essayé de corriger ces incompatibilités et surtout le handicap que constitue une importante non-déclaration de la parenté dans le recensement mexicain de 1990 ¹¹.

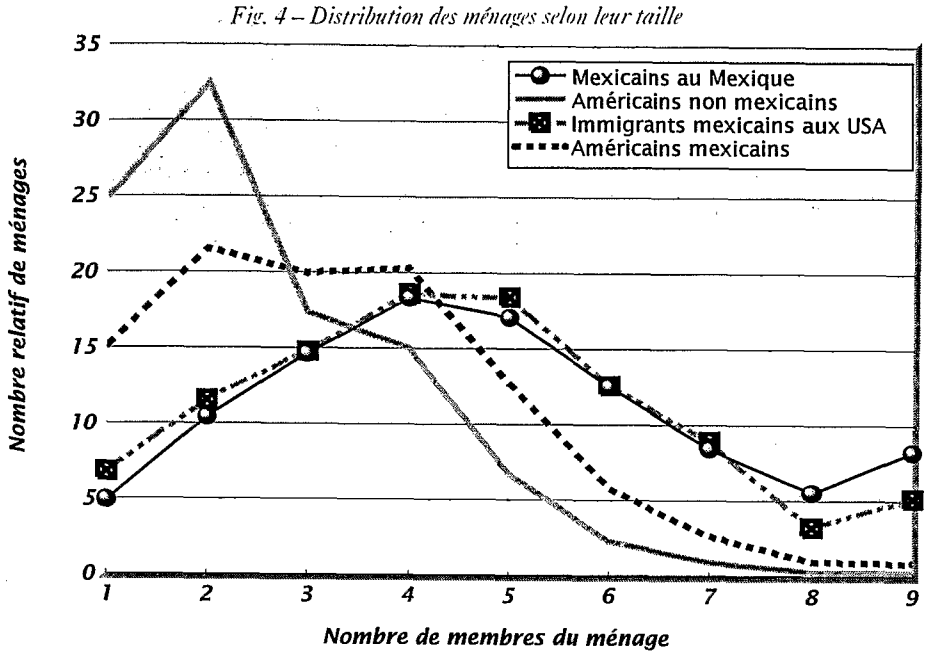
La taille des ménages

Une première approche consiste à comparer la taille moyenne des ménages ou, plus exactement, leur distribution (qui dessine le profil simplifié de l'organisation familiale prévalant dans la population étudiée) pour deux populations mexicaines et deux américaines distinguées selon leurs pays d'origine et de résidence actuelle (figure 4).

À un extrême, le modèle américain dégagé de toute ascendance mexicaine apparaît de type atomisé, avec une majorité absolue de personnes vivant seules ou en couple (57 % des ménages) et une proportion presque négligeable de ménages accueillant plus de six individus. Au Mexique, on trouve quatre fois moins d'unités de taille réduite (un ou deux individus) et les foyers de huit personnes sont aussi fréquents que les ménages unipersonnels. Il est clair que les fécondités différentielles accentuent des divergences créées par des modes de résidence bien éloignés : les ménages mexicains se forment par l'union et les descendance sont vite constituées. En Amérique du Nord, l'autonomie individuelle est plus précoce et les personnes âgées sans conjoint sont plus nombreuses, la vie y est plus longue et les unions moins stables.

La similitude de la distribution des ménages parmi les Mexicains émigrés aux États-Unis et ceux qui sont restés au pays apparaît surprenante. On s'attendrait à ce que l'immersion dans la société d'accueil, une fécondité ajournée ou mieux contrôlée, la présence de migrants seuls... les rapprochent du profil américain. Mais le pivotement de la distribution autour des valeurs moyennes reste modéré,

11. L'imprécision due à l'échantillonnage a été contrôlée grâce à des références constantes aux agrégats publiés des recensements entiers ; elle demeure minime, moindre sans doute que l'imprécision des déclarations sur certaines parentés.



le contrôle – pourtant réel – des maternités n'est sensible que pour les familles de plus de huit personnes ; à l'autre extrême, les ménages unipersonnels ne se voient que faiblement renforcés. Cette conformité des deux profils est d'autant plus remarquable que les descendants d'immigrés, les *Chicanos*, se trouvent précisément à mi-chemin entre les deux modèles. La relative rareté des familles nombreuses tient au recul de la fécondité chez les Américaines mexicaines âgées, mais la recrudescence des ménages de petite taille ne peut être mise sur le compte de l'immigration puisqu'elle surpasse celle des Mexicains vraiment expatriés ; il faut assurément y voir une transition engagée vers l'atomisation des familles.

Certes, ces statistiques souffrent de l'omission censitaire des travailleurs d'une saison ou d'une tâche, probablement des hommes seuls dans leur majorité. Bon nombre de ceux qui s'installent de façon plus durable recherchent un hébergement ou partagent une habitation, ce qui les rend plus visibles ; une pratique susceptible d'augmenter la complexité des ménages. De même, la structure par âge des immigrants favorise les familles moyennes (on remarquera la prédominance relative de celles de cinq personnes) au détriment des ménages unipersonnels qui, au Mexique aussi, sont de personnes âgées. Plus qu'une constance des coutumes familiales chez les immigrants, il convient d'envisager le jeu plus complexe de forces contraires.

La complexité des ménages

La figure 5 documente plus en détail la question précédente en comparant les différents types de ménages dans chacune des populations. Les mêmes critères ont été retenus pour les deux recensements, ce qui a obligé à un retraitement de

l'échantillon censitaire (1990) mexicain afin d'éviter une typologie discordante (voir annexe). Les ménages définis comme nucléaires comprennent un couple (le chef de ménage plus son conjoint ¹²) avec ou sans enfants (d'un premier ou deuxième lit) ou se limitent à un des parents vivant seul avec sa progéniture. Sont considérés étendus les ménages qui accueillent des *parents* n'appartenant pas à la cellule nucléaire, qu'ils soient collatéraux ou ascendants, indépendamment du degré de parenté. Les ménages composites sont définis comme des extensions des formes nucléaires ou étendues avec la présence d'individus sans lien de parenté avec le chef du ménage. Les ménages unipersonnels sont évidemment non familiaux mais selon nos critères qui diffèrent de ceux de l'INEGI (voir annexe), et les pluripersonnels peuvent réunir des parents à l'exclusion des époux et enfants ¹³.

Types du ménage	Ménage tenu par un Américain	Ménage tenu par un immigrant mexicain	Ménage tenu par un Américain mexicain	Ménage mexicain au Mexique ¹⁴
Famille nucléaire	62,8	54,6	64,2	71,7
Famille étendue	5,2	21,9	11,2	14,4
Ménage composite	2,0	8,5	3,9	5,4
Ménage de personne seule	24,9	6,8	15,0	4,9
Ménage pluripersonnel	5,1	8,2	5,7	3,6
Total	100	100	100	100

Fig. 5 – Typologie des ménages selon la situation migratoire

Par rapport à la situation mexicaine, ces statistiques mettent en évidence la moindre fréquence des familles nucléaires chez les immigrants mexicains aux États-Unis (même par rapport à la société américaine) ainsi qu'une plus forte proportion (6,8 % contre 4,9 %) des ménages composés de personnes seules, écart cependant modeste si on le compare à l'individualisme américain (un quart de ménages de personnes seules), voire des *Chicanos* (15 %). Ce qui distingue les migrants recensés aux États-Unis, c'est une plus grande complexité familiale : les proportions des familles étendues, des ménages composites et pluripersonnels sont plus élevées que celles des trois autres populations. Ces bouleversements auraient été plus radicaux avec la classification officielle de l'INEGI.

Néanmoins, ces comparaisons risquent d'être faussées par la composition singulière de la population migrante, qui compte une forte proportion de jeunes adultes. En effet, la formation, la fusion et la dissolution des ménages sont des processus avant tout dictés par le cycle de vie des individus, qu'il convient de considérer pour comparer les typologies. Celui-ci n'étant pas perçu par les données

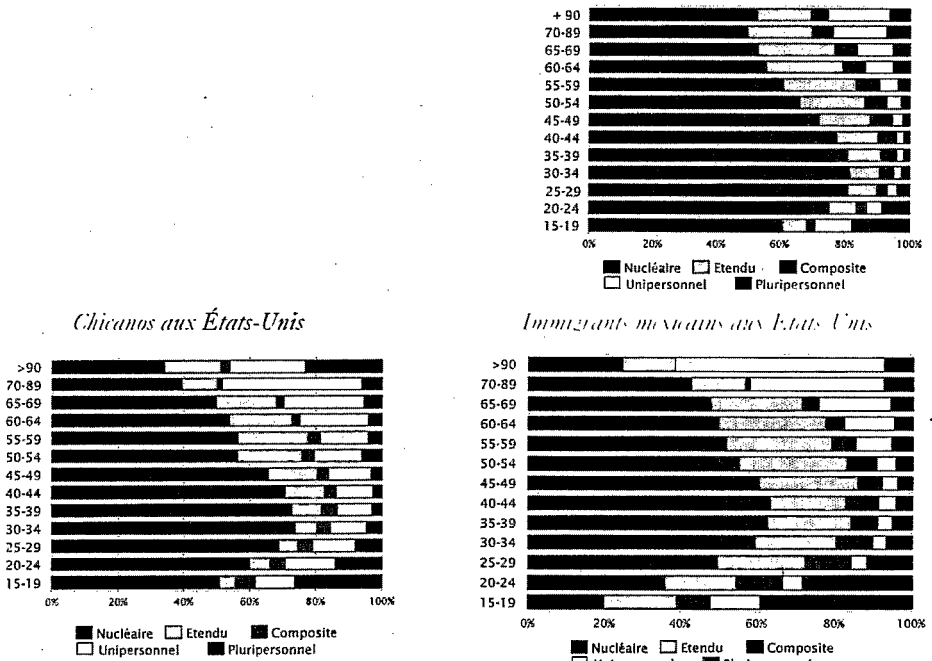
12. Par souci de conformité, un *unmarried partner* dans le ménage a été assimilé à une épouse formelle pour la constitution d'une famille.

13. Ce qui est évidemment critiquable dans certains cas, notamment quand un chef de ménage vit avec un de ses parents ; cependant, le détail des relations de parenté au sein de chaque type de ménage permet d'écarter les possibles confusions.

14. Cette distribution résulte d'un retraitement de l'échantillon à 1 %, bien qu'elle soit disponible dans les tableaux publiés, afin d'harmoniser les définitions dans un sens pertinent pour les situations rencontrées chez les migrants.

centitaires transversales, la prise en compte de l'âge du chef de ménage en permet une bonne approximation pour des populations assez grandes. La figure 6 résume l'ordre vital des compositions familiales, selon chaque situation migratoire. Les deux premiers graphes mettent en vis-à-vis les ménages mexicains et américains dans leur pays respectif, et les deux autres les ménages dirigés par un immigrant mexicain et un Américain mexicain¹⁵.

Fig. 6 – Typologie des ménages selon l'âge du responsable
Américains non mexicains, États-Unis *Mexicains au Mexique*



Comparer les Mexicains et les Américains est déjà, en soi, instructif : au Mexique, on habite entre parents, à pratiquement tous les âges, et les personnes âgées sont en majorité accueillies dans un ménage qu'apparemment elles dirigent (mais le critère de choix du chef de ménage diffère entre les États-Unis et le Mexique¹⁶). L'accueil de parents ou d'amis au sein de la famille nucléaire augmente avec l'âge du chef de ménage, alors qu'aux États-Unis, c'est une pratique de la maturité du cycle familial : dans ce pays, la complexité familiale est faible, à la fois chez les jeunes et chez les personnes du troisième âge qui, dans leur écrasante majorité, vivent seules. On pourrait presque dire que la famille nucléaire tend à s'effacer en l'absence de fonctions reproductives. Selon les classifications de l'INEGI, les ménages pluripersonnels sont pratiquement absents du paysage

15. Les irrégularités que l'on observe, par âge, chez les Mexicains et *Chicanos* tiennent à l'échantillonnage quelque peu insuffisant, à ces âges, pour des sous-populations de cette taille.

16. Au Mexique, on s'accorde à désigner la personne la plus âgée comme le responsable du foyer, même si des enfants adultes l'entretiennent ; aux États-Unis, on retient le propriétaire ou locataire réel de l'habitation.

familial mexicain ; mais, si on ajoute ceux qui réunissent des parents non nucléaires, leur poids augmente sensiblement pour atteindre environ la moitié du niveau observé aux États-Unis.

Le ménage *chicano* est un mélange des deux mondes : une même réticence à partager la famille nouvellement formée mais une meilleure disposition filiale envers les parents âgés, plus nombreux cependant qu'au Mexique à vivre seuls. Les ménages pluripersonnels sont à peine moins fréquents que chez les Américains.

Les altérations les plus radicales s'observent chez les immigrants mexicains, une rupture dont on se demande si elle est bien vécue tant elle tranche avec la coutume familiale de leur pays de naissance, où la plupart ont été élevés. Très schématiquement, les principales modifications de ce profil vital des ménages de migrants sont les suivantes :

- Une formation familiale plus tardive que chez les autres groupes, peut-être parce que les migrants temporaires n'ont pas pris la décision de s'établir, mais aussi parce que les hommes isolés ont du mal à trouver un conjoint sur un « marché matrimonial » qui leur est défavorable.

- Cela se traduit par une pratique « à l'américaine » de la coresidence dans des ménages pluripersonnels ; on remarquera qu'elle est même plus répandue que chez les Américains, tout en suivant la même graduation avec l'âge. Ces statistiques ne comprenant pas les personnes vivant dans une institution (*quarters*), nous sommes en présence d'un mode de résidence recherché par les personnes seules, migrants temporaires ou isolés de leur parentèle ou de leur contexte social.

- Les statistiques précédentes suggéraient une réticence générale à vivre seul, elle se confirme pour les adultes actifs chez qui elle atteint des niveaux légèrement supérieurs à ceux de leurs compatriotes restés au pays, alors qu'on pouvait s'attendre à ce que l'exil les y contraigne. En revanche, les personnes plus âgées – à partir de 55 ans – choisissent une résidence plus indépendante ou y sont contraintes, dans des proportions croissantes, pour être majoritaires à plus de 90 ans. Le rapprochement du modèle américain est manifeste, soit parce que le système de retraite le permet, si cet isolement résidentiel est recherché, soit parce que les enfants probablement *chicanos* ou rentrés au Mexique rechignent à accueillir leurs parents.

- Bien qu'un peu tardivement, les familles de migrants (ménages nucléaires, étendus et composites) se forment normalement, selon les normes mexicaines, c'est-à-dire plus intensément que chez les Américains et les *Chicanos*. Cela peut signifier que les empêchements affrontés au début de la migration disparaissent ou, plus vraisemblablement, qu'après l'âge de 30 ans, un migrant ne reste que s'il peut former une famille. La présence ou la venue des femmes serait alors une condition nécessaire à l'établissement des migrants temporaires, bien au-delà du regroupement familial autorisé par l'IRCA¹⁷.

- Enfin, la différence la plus radicale s'observe chez les ménages accueillant des individus n'appartenant pas à la cellule nucléaire. La prise en compte des liens de parenté précisera les changements familiaux qui surviennent sous l'effet de la migration, mais on remarque que la proportion des ménages étendus croît avec l'âge (jusqu'à 65 ans) alors que décline l'importance relative des ménages

17. *Immigration Reform and Control Act* passé en 1986.

composites. L'ouverture du ménage concerne de plus en plus des parents probablement âgés, conformément à la pratique mexicaine ; en revanche, l'hébergement des personnes sans parenté directe avec le chef de ménage est mieux accepté parmi les familles récemment formées, conformément à la pratique de la résidence partagée qui trouve un fort consensus parmi les exilés.

L'agencement des parentés

Pour examiner les changements provoqués par la migration, les tableaux qui suivent classent les individus selon leur lien de parenté avec le chef du ménage, la catégorie parentale à laquelle ils appartiennent est exprimée en nombre moyen de personnes pour cent ménages regroupés par types. Ont été distingués les immigrants mexicains aux États-Unis et les Mexicains au Mexique (figure 7).

Fig. 7 – Distribution des parentés selon le type de ménage
Immigrants mexicains aux États-Unis, 1990

	Famille nucléaire	Famille étendue	Famille composite	Ménage unipers.	Ménage pluripers.	Famille étendue & comp.
Chef de ménage	100	100	100	100	100	100
Époux (se)	81	78	53	-	-	65
Fils et fille	215	223	191	-	-	205
Beau-fils, belle-fille	8	7	9	-	-	8
Frère, sœur	-	53	-	-	76	66
Père, mère	-	12	-	-	17	10
Petit-fils ou fille	-	37	-	-	6	25
Locataire, pensionnaire	-	-	40	-	19	40
Colocataire	-	-	81	-	77	79
Concubin(e)	6	5	17	-	-	12
Autre non parent	-	-	59	-	20	51

Mexicains au Mexique, 1990

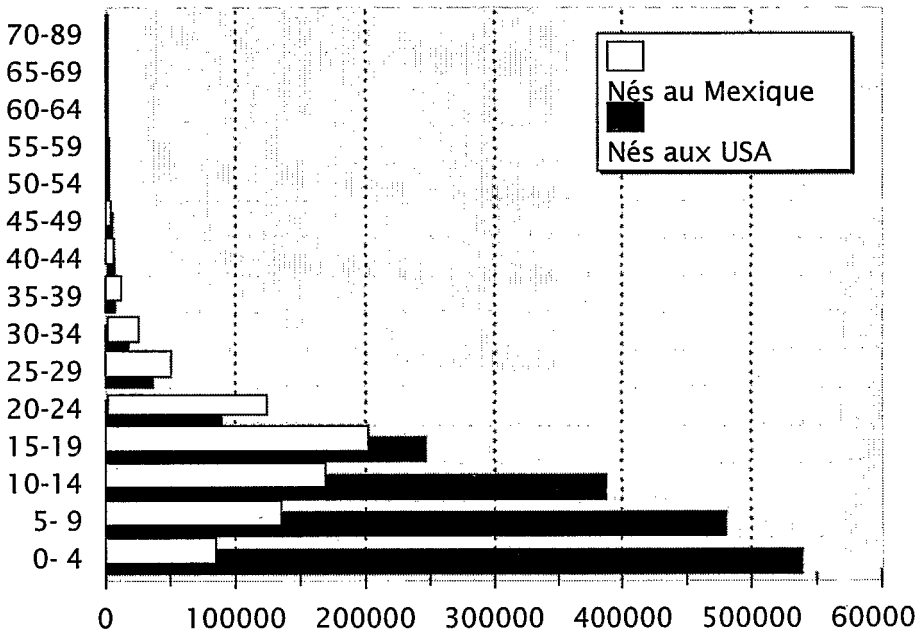
	Famille nucléaire	Famille étendue	Famille composite	Ménage unipers.	Ménage pluripers.	Famille étendue & comp.
Chef de ménage	100	100	100	100	100	100
Époux (se)	85	73	83	-	-	77
Fils et fille	286	278	296	-	-	306
Beau-fils, belle-fille	1	1	1	-	-	2
Frère, sœur	-	17	-	-	64	18
Père, mère	-	18	-	-	19	14
Petit-fils ou fille	-	83	-	-	25	80
Autre parent	-	72	-	-	44	79
Autre non parent	-	-	84	-	33	91
Non déclaré	6	6	108	-	34	87

Source : Bureau of Census, 1990, IPUMS, 1 %.

Parmi les *chefs de ménage*, peut changer l'équilibre entre les hommes et les femmes : chez les immigrants, la prédominance masculine à la tête du ménage

recule (au Mexique, on compte seulement 1,5 homme époux du chef de ménage pour 100 épouses). L'éloignement, mais aussi le travail féminin favorisent cette indépendance, fort modérée au demeurant. Ce qui change le plus radicalement, c'est le nombre de femmes dirigeant un ménage monoparental (les hommes dans cette situation s'équilibrent chez l'un et l'autre groupe). En règle générale, c'est-à-dire indépendamment du statut migratoire, la présence des femmes à la tête du foyer se fait plus fréquente quand augmente la complexité de l'unité de résidence. Mais l'inverse est probablement plus exact : une femme qui supporte seule l'éducation de ses enfants se verra plus souvent amenée à solliciter des aides extérieures. La féminisation s'accroît quand on passe des familles nucléaires aux familles étendues, plus encore pour les ménages composites. Le phénomène reste cependant moins prononcé chez les immigrants. Cela peut indiquer que le flux migratoire contribue plus à l'extension des familles que l'impératif d'une aide domestique en faveur des mères seules.

Fig. 8 – Répartition des enfants du chef de ménage immigrant selon le lieu de naissance, 1990



Le nombre moyen des *filles* et *filles* du chef de ménage diminue sensiblement avec l'expatriation, un écart qui apparaît conforme à la différence de la fécondité entre les deux groupes ; mais on doit également envisager qu'une partie de la progéniture des migrants reste au pays. C'est plus probablement le fait que l'on emmène plus volontiers les garçons qui explique une majorité masculine parmi la progéniture déclarée par les immigrants. Concernant toujours les enfants, le fait le plus remarquable est la multiplication de ceux qui, désormais, naissent sur le sol américain. La pyramide des âges présentée dans la figure 8 précise celle introduite dans la figure 2, en ne retenant que la descendance des seuls immigrants ;

elle distingue la part de la progéniture due à la migration ou au regroupement familial et celle due à la reproduction croissante qui s'effectue hors du Mexique. La prépondérance des fils de migrants nés sur le sol américain est écrasante, plus de cent mille naissances par an en 1990, multipliant par six environ le nombre d'enfants immigrants avant 5 ans. Ce n'est qu'aux âges d'une mobilité indépendante que le déséquilibre s'inverse.

Les *beaux-fils et belles-filles* se comptent plus nombreux chez les migrants ; mais dans une proportion si importante que l'on peut craindre une divergence cachée des définitions ou de leur interprétation. Il faut surtout y voir – mais sans pouvoir en donner la mesure réelle – la marque des familles qui se reforment aux États-Unis, après une rupture migratoire et dans un contexte social plus favorable au divorce et au remariage.

La multiplication du nombre des *collatéraux* logés dans les ménages d'immigrants semble fort révélatrice des filières migratoires : ils y sont trois fois plus nombreux que dans les mêmes familles résidant au Mexique¹⁸. L'ampleur de ce regroupement pourrait signifier que les familles reconstituées aux États-Unis attirent autant qu'elles accueillent les frères et sœurs qui saisiraient l'opportunité d'une présence familiale pour migrer. Rappelons cependant que deux frères sans enfant choisissent normalement une simple cohabitation hors de tout noyau familial, c'est le choix le plus fréquent aux États-Unis comme au Mexique. Alors qu'au Mexique, le chef de ménage héberge aussi volontiers un frère qu'une sœur (mais, dès la quarantaine, les femmes deviennent vite deux fois plus nombreuses), aux États-Unis, le migrant accueille davantage les hommes, trois fois plus nombreux à 20-29 ans, deux fois jusqu'à 59 ans. Cela est le signe de la pression migratoire ; le déséquilibre est bien moindre chez les familles de *Chicanos*, de même qu'est moins important le surnombre des collatéraux.

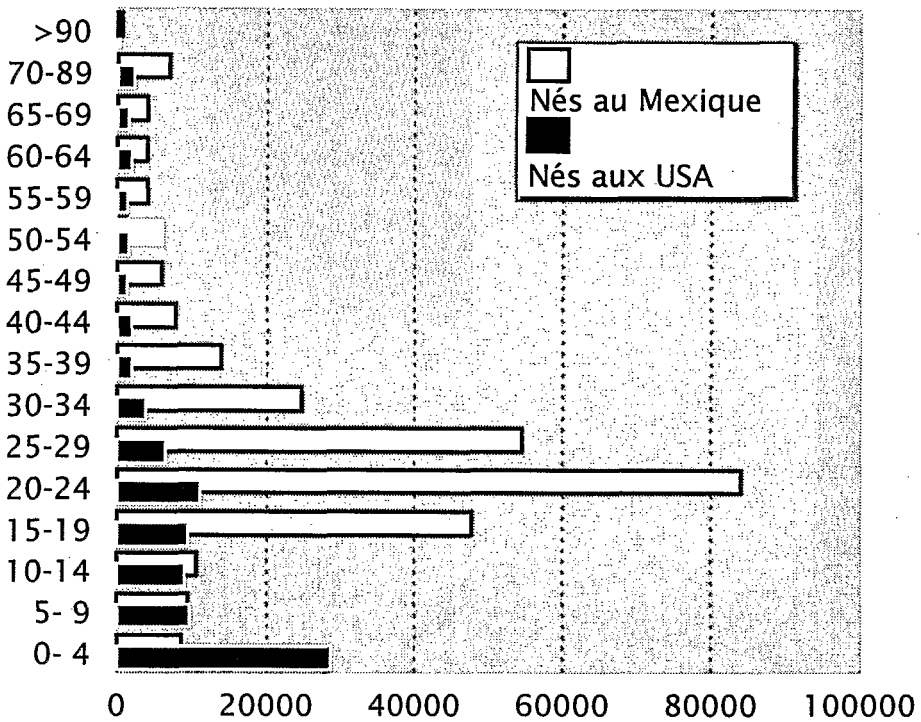
Les *pères et mères* du chef de ménage sont sensiblement plus nombreux à rejoindre un ménage de migrants (18 % contre 12 %), probablement recueillis par leurs enfants. La différence apparaît d'autant plus significative que le recensement mexicain compte dans ce groupe les beaux-parents. Il ne nous est pas possible de savoir si ces personnes âgées furent en leur temps des migrants (mais alors, les enfants qui les accueillent seraient dans la plupart des cas des citoyens américains) ou sont venues à l'occasion de l'établissement de leurs enfants. Notons que la grande majorité d'entre eux est née au Mexique et sont des femmes. Cela renforce l'hypothèse d'un accueil à la suite de la disparition du mari.

Les *autres parents* se trouvent également en surnombre chez les immigrants, mais l'écart est moindre (leur présence augmente de 20 à 43 % selon les types chez les migrants par rapport au Mexique) et s'accompagne de réserves plus sérieuses quant à la véracité des réponses, car les individus au statut incertain sont nombreux dans les statistiques censitaires mexicaines. Leur structure par âge montre cependant la présence massive de jeunes adultes, confirmant leur origine migratoire et l'accueil qu'ils attendent des ménages de migrants. Hommes et femmes se distribuent selon la même composition par âge, les premiers étant

18. Sauf dans le cas d'une résidence pluripersonnelle où l'augmentation du nombre des collatéraux est modérée.

environ deux fois plus nombreux. Une anomalie mérite d'être signalée, à défaut d'être expliquée : un nombre considérable (trois fois et demi celui des enfants mexicains) d'enfants de moins de 4 ans sont déclarés nés aux États-Unis (figure 9). On imagine difficilement une cause naturelle à cette singularité car l'équilibre s'établit sitôt après, jusqu'à 15 ans, quand la pression des migrants se fait sentir. Les dates et les âges font penser à la régularisation permise par l'IRCA qui a dû profiter – au bénéfice d'une fausse déclaration ? – à des enfants confiés. Ceux-ci peuvent être nés légalement de parents migrants aujourd'hui rentrés au pays, mais confiés à des proches pour tirer avantage de leur citoyenneté américaine ; mais l'argument aurait plus de force aux âges de la scolarisation pour lesquels l'avantage serait plus net.

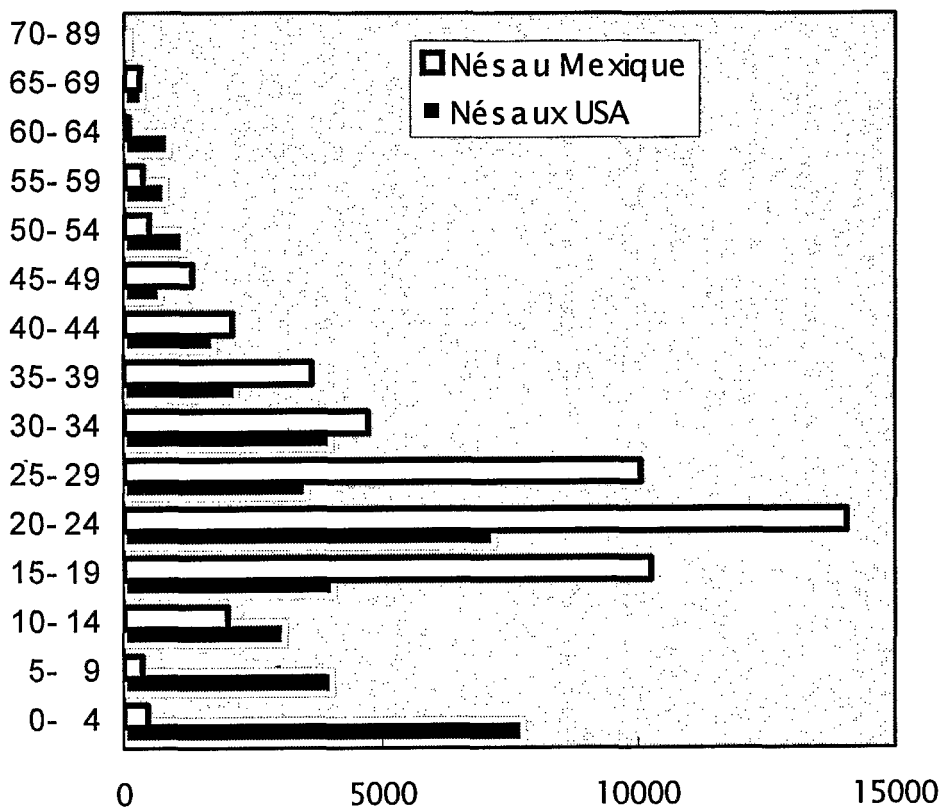
Fig. 9 – Individus de parentés diverses avec le chef de ménage immigrant mexicain, États-Unis, 1990



De part et d'autre de la frontière, la composition par âge des *Mexicains vivant seuls* présente un profil comparable, distinct de celui des *Chicanos*. Les différences sont dues à la déformation migratoire de la pyramide par âge des expatriés : sur-représentation des hommes au début de la maturité, moins de personnes en fin de vie active mais davantage aux âges de la retraite. En général, les migrants préfèrent une résidence partagée, étant quatre fois et demi plus nombreux à vivre dans un ménage pluripersonnel ; pour 60 % des personnes, cette réunion se fait cependant sur la base d'un lien de parenté. La majorité des migrants accueillis dans une

famille, mais non apparentés au chef du ménage, sont pensionnaires et/ou colocataires. Si l'on exclut ces derniers, pour retenir tous les autres non-parents résidant dans le ménage d'un immigrant, on obtient la pyramide suivante. Ce graphique doit être rapproché du précédent car il a pour but de souligner l'étonnante importance de jeunes enfants, déclarés citoyens américains, confiés à un migrant à qui ils ne sont pas liés.

Fig. 10 – Individus sans parenté directe avec le chef de ménage immigrant mexicain, États-Unis, 1990



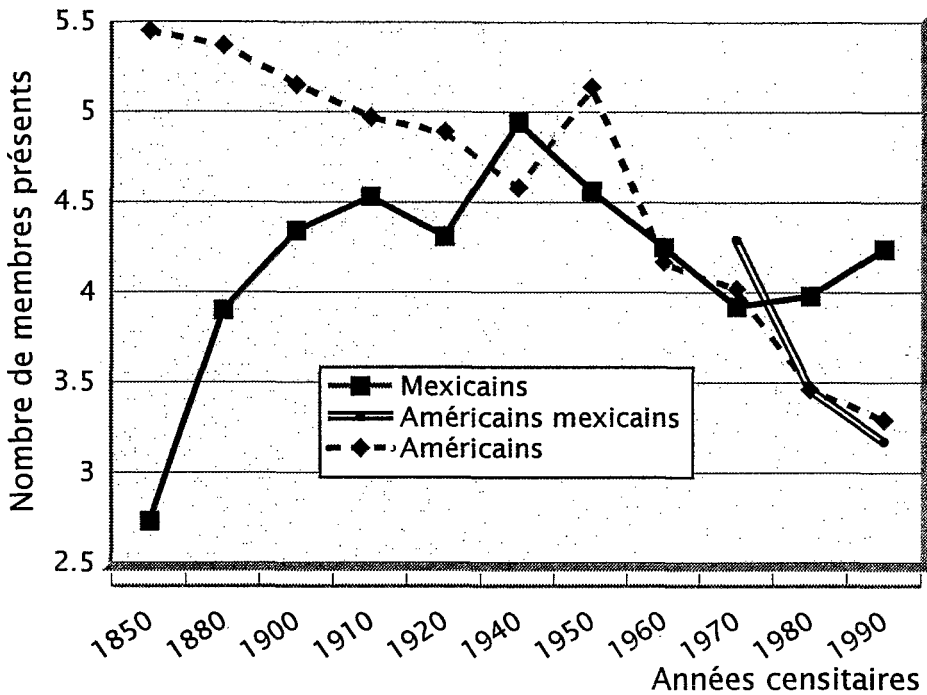
Une extension récente ?

Cette complexité accrue de la famille immigrée est-elle récente ou l'aboutissement d'une évolution ancienne ? Qu'elle soit plus élevée qu'au Mexique n'implique pas qu'elle ait augmenté régulièrement aux États-Unis, ni qu'elle s'écarte de la dynamique de la famille américaine. Au-delà des coutumes et des fécondités qui les séparent, la composition du flux des nouveaux arrivés infléchira la formation des familles, dont on doit également se demander si elle s'est maintenue durant toute la migration.

Grâce au remarquable travail de Ruggles et Sobek, on dispose d'un échantillon homogénéisé de bulletins individuels pour les recensements américains réalisés

depuis 1850 [IPUMS, 1995] avec la possibilité de décrire le sous-ensemble des individus nés au Mexique et, depuis 1970, celui des Américains d'origine mexicaine. Des indicateurs simples de la composition familiale deviennent ainsi observables au cours de l'histoire complète de l'immigration mexicaine aux États-Unis, des mesures qui ne peuvent pas être comparées à celles du pays de départ car le même détail n'est pas donné pour les recensements mexicains avant 1990. Ces limitations obligent à se contenter de la simple observation de la taille des ménages et de la composition des populations selon la relation de parenté au chef de ménage.

Fig. 11 – Évolution de la taille moyenne des ménages aux États-Unis



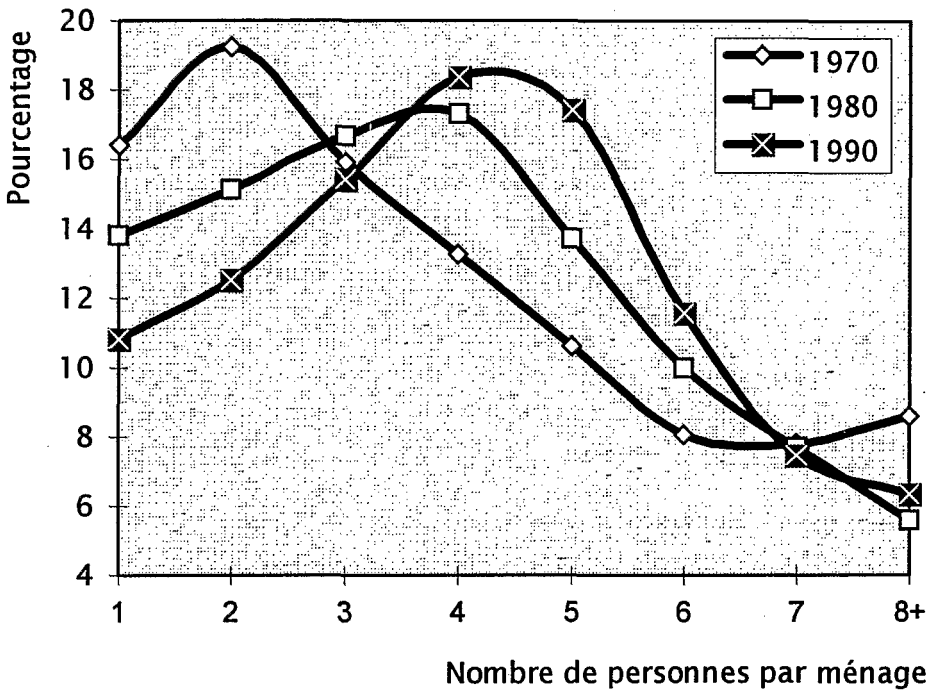
Source : IPUMS, 1995.

La figure 11 retrace l'évolution historique de la taille moyenne des ménages pour l'ensemble des populations américaines, pour ceux tenus par un immigrant mexicain¹⁹ et, à partir de 1970, pour ceux tenus par un Américain mexicain. À l'exception de l'année 1950 (baby-boom ou anomalie statistique ?), la tendance à la baisse est régulière sur l'ensemble du territoire américain, marquant l'atomisation familiale et surtout la transition vers une fécondité toujours mieux contrôlée. Il en est tout autrement pour les ménages tenus par un Mexicain de naissance, dont la taille croît jusque vers 1940, doublant pratiquement en un siècle, et atteint *grosso modo* celle des ménages américains. À ce moment, elle serait naturellement

19. Ce qui n'est évidemment pas équivalent à l'ensemble de la population immigrante mexicaine car, dans ces ménages, peuvent se trouver des Américains et réciproquement.

plus grande au crédit d'une fécondité plus généreuse ; c'est dire que, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la famille mexicaine s'établit progressivement aux États-Unis mais de manière incomplète, l'immigration non familiale demeurant importante. De 1940 à 1970, la taille moyenne des ménages d'immigrants évolue à la baisse de concert avec le reste du pays. La fécondité au Mexique restant forte jusque vers 1965, mais déjà en voie de réduction pour les immigrants, la tendance traduit probablement un tassement de la migration familiale en faveur des migrations saisonnières, impulsées notamment par le programme *braceros*²⁰. Les deux décennies qui terminent cette séquence historique montrent une évolution divergente : la taille moyenne des ménages d'immigrants mexicains augmente à nouveau tandis que se poursuit l'évolution à la baisse pour les ménages américains et *chicanos*. Autrement dit, la plus grande complexité des ménages d'immigrants aujourd'hui observée est un phénomène récent, qui tend à croître à la faveur d'une immigration accrue et du processus de régularisation de 1986 ; mais d'autres raisons seraient à rechercher.

Fig. 12 – Répartition selon la taille des ménages tenus par un immigrant mexicain



Source : IPUMS, 1995.

La figure 12 complète cette observation en montrant qu'entre 1970 et 1990, s'opère un glissement progressif vers une répartition normale des ménages selon la taille, centrée sur quatre-cinq personnes. En 1970, les ménages de deux personnes étaient majoritaires et, en vingt ans, ceux d'une seule personne tombent

20. Programme de recrutement organisé de travailleurs agricoles mis en place dans les années quarante.

de 16,4 % à 10,8 % de l'ensemble. Ou bien ces familles portent la marque de leur reproduction, ou bien l'immigration est devenue plus équilibrée en faveur des autres composantes du ménage, par regroupement familial. On notera qu'à cette date, les familles nombreuses (8 personnes et plus) reprennent de l'importance par rapport à 1980.

Connaître la composition parentale de ces ménages aidera à préciser la nature de ces tendances, notamment la part due à l'immigration, à la reproduction et à la complexification des unités de résidence. Au sein des ménages de migrants, la part relative des enfants augmente jusque vers 1940 pour décroître brutalement d'abord, connaît un pallier entre 1950 et 1970 pour reculer franchement depuis. Cela conduit à penser que les ménages ne doivent pas leur extension récente à la reproduction. La part des époux (ses) fait preuve d'une relative stabilité sur le long terme, légèrement croissante depuis le début du siècle (allant de 13,7 % en 1900 à 16,7 % en 1980, pour reculer en 1990) ; l'établissement des migrants en ménage est relativement insensible aux variations du flux et n'est pas un phénomène nouveau. Le fait inaccoutumé est l'importance croissante prise depuis 1970 par les autres parents, ceux qui n'appartiennent pas à la famille nucléaire. D'abord les collatéraux, qui représentaient moins de 1 % en 1960, atteignent 4,5 % en 1990 (les mêmes proportions vont de 1,5 à 5,7 % si on associe les frères et sœurs par alliance) ; dans une mesure exactement comparable, on trouve les parentés diverses ²¹ et enfin les parents dont le nombre relatif double en vingt ans pour atteindre 1 % de l'ensemble. Les membres non apparentés au chef de ménage reviennent également en force depuis 1970 (de 2,6 % à 7,4 %) mais après un recul de plus d'un siècle ²², jusqu'à la guerre environ. Notons enfin que le nombre de personnes dans les institutions (rarement plus de 1 %) connaît un relatif regain pendant le programme des *braceros* mais recule depuis la reprise d'une immigration plus familiale.

Ce rapide survol historique montre que ce qui distingue en 1990 les ménages de migrants, à savoir une présence accrue de parents n'appartenant pas à la famille nucléaire, est un phénomène récent, qui se développe à partir de 1960-1970 et qui va donc à contre-courant de ce que l'on observe aux États-Unis, en particulier chez les Américains mexicains. C'est un résultat quelque peu surprenant car, si cela résulte des filières migratoires ou de solidarités obligées, on se demande pourquoi elles n'apparaissent pas plus tôt, depuis près d'un siècle que dure l'exode.

*

La population mexicaine aux États-Unis présente deux profils distincts selon qu'elle est perçue au moyen des statistiques de stock ou de flux. Du Mexique, on est amené à privilégier le passage frontalier et les retours ; il s'ensuit que les personnes les plus mobiles sont les plus visibles et les migrants temporaires ou saisonniers sont surreprésentés. Dès lors, l'analyse néglige ceux qui restent à

21. Soit toutes les parentés sauf les ascendants du chef de ménage, ses petits-enfants et les collatéraux.

22. Ils auraient représenté 32 % des ménages en 1850.

l'étranger et, pour certaines catégories de migrants, la distorsion est inacceptable : les femmes tout particulièrement. De l'autre côté, le recensement américain et les statistiques de stock en général donnent une mesure plus juste de l'ampleur de la fixation sur la terre d'accueil et surtout de la reproduction naturelle de la population installée.

Les conclusions de ce travail soulignent l'importance démographique de l'exode des femmes mexicaines aux États-Unis. Il a progressivement contribué à fixer la migration masculine surtout circulaire, il a permis aux familles mexicaines de se former puis de se reproduire à l'étranger. En termes démographiques, la migration féminine, moins fréquente que celle des hommes, a un impact autrement plus considérable que la rotation des travailleurs : elle ne soustrait pas seulement une force de travail au Mexique mais surtout une progéniture potentielle, une partie importante de sa reproduction humaine. Et cela d'autant plus que la fécondité des migrantes se voit plus ajournée que dissuadée par l'exil, surtout pour la nouvelle génération de Mexicaines profondément engagées dans la transition démographique. Vivre aux États-Unis a entraîné un changement reproducteur important pour les migrantes des générations précédentes, sensiblement comparable aux niveaux atteints par les Américaines mexicaines. Cette convergence définit un modèle *chicano* de la reproduction, qui reste vigoureux dans le contexte américain mais a surtout précédé le déclin de la fécondité mexicaine.

L'examen statistique de la famille expatriée a montré qu'elle n'a pas évolué vers le modèle individualiste américain, mieux accepté par les *Chicanos*. On aurait pu penser que la présence massive de jeunes travailleurs masculins aurait favorisé des ménages atomisés, unipersonnels. En fait, les migrants privilégient un regroupement selon les affinités parentales. Cela vaut pour la coresidence en dehors de la cellule nucléaire, comme au Mexique, mais aussi et surtout autour d'une famille nucléaire constituée, contribuant à la rendre beaucoup plus complexe que dans le pays d'origine. Ce choix prévaut au point que l'on se demande si l'existence de ces familles d'expatriés ne constitue pas une incitation supplémentaire à la migration. C'est évidemment un confort économique et culturel pour le migrant que cette hospitalité, mais parfois aussi une aide domestique précieuse pour les hôtes. L'évolution séculaire des ménages d'immigrants laisse cependant craindre que cette explication ne suffise pas : leur complexification est récente, la présence des parents qui n'appartiennent pas à la cellule nucléaire n'augmente que depuis 1960-1970 mais avec vigueur. De nouvelles questions s'en trouvent posées.

Regrettons enfin qu'à étudier la famille sur la base statistique des ménages, nous reste cachée l'extension réelle des solidarités supportées par les liens de la parenté étendue. Celle-ci se situe généralement hors de l'unité de résidence, mais fréquemment dans l'espace proche du voisinage immédiat²³. Or, pour les migrants, l'exil empêche l'activation de ces réseaux sur une base quotidienne, pour le moins assidue. Les fêtes de la nativité offrent l'occasion de renouer avec ces réseaux familiaux et les relations communautaires : c'est à cette époque que les migrants choisissent leur épouse parmi les jeunes filles du pays. Mais, de

23. Du moins, c'est ce qui ressort de l'observation anthropologique [communication personnelle de Françoise Lestage].

retour aux États-Unis, l'éloignement de la grande famille est un handicap pour les femmes qui travaillent, les parents seuls et, en général, pour les familles nombreuses qui doivent faire face à la précarité de leur insertion économique. Notre observation des ménages de migrants conduit à penser qu'ils cherchent à compenser l'affaiblissement de ce support par un élargissement de l'unité domestique.

ANNEXE

REFORMULATION DES TYPOLOGIES FAMILIALES À DES FINS DE COMPARAISON

Pour présenter la reclassification des typologies familiales au Mexique ici utilisée, certains choix de l'INEGI ²⁴ nous ont paru abusifs ou surtout inconciliables avec les relations de parentés dénombrées aux États-Unis. Ainsi, la présence d'un serviteur (une catégorie parentale là-bas méconnue) dans une famille nucléaire mexicaine n'en changeait pas le type, alors qu'elle aurait dû devenir composite ; de même qu'une personne résidant exclusivement avec un ou plusieurs parents non « nucléaires » (ni époux ni enfant) composait une famille nucléaire et non pas pluri-personnelle comme il eût semblé logique... Comparer et conserver la même typologie à des fins de comparaison supposait de maintenir les mêmes définitions, ce qui a été fait sur les échantillons. Enfin, l'INEGI n'a pas tenu compte des parentés non déclarées, nombreuses dans les ménages mexicains, pour en définir les typologies ; les trois quarts se retrouvaient donc dans des familles nucléaires alors que le lien avec l'épouse et les enfants était le moins susceptible d'être omis. Et cela d'autant que la structure par âge de ces individus ressemblait très nettement à celle des non-parents et des serviteurs réunis (à cause d'une forte majorité féminine autour de la vingtaine). Un compromis a été appliqué : dans un même ménage, seul le deuxième individu sans parenté déclarée a été pris en compte pour définir la typologie, toujours dans le sens d'un non-parent. On peut discuter ces choix, mais pas en faire l'économie ; ils modifient sensiblement le profil des ménages mexicains par rapport aux statistiques censitaires officielles, dans le sens d'une attention plus grande portée à la famille nucléaire définie par le lien du couple et du ou des parents avec leurs enfants. Notre souci était de ne pas leur associer des formes de coresidence non reproductives, telle celle de deux frères ou cousins qui partagent un même logement, et de distinguer toutes les formes de complexité résultant de l'accueil des migrants.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAN F. D., KING A. G., PASSEL J. S. [1983], « The Number of Illegal Migrants of Mexican Origin in the United States : Sex Ratio-Based Estimates for 1980 », *Demography*, 20 (1) : 99-109.
- BEAN F. D., EDMONSTON Barry, PASSEL Jeffrey S. (éds) [1990], *Undocumented Migration to the United States, IRCA and the Experience of the 1980s*, Rand Corporation and the Urban Institute.
- BEAN F. D., SWICEGOOD G. [1985], *Mexican American Fertility Patterns*, Austin, University of Texas Press.
- BRIODY E. K. [1987], « Pattern of Household Immigration in South Texas », *International Migration Review*, 21 : 27-47.
- CASTRO José Luis, ROGERS Andrei [1983], « Que peut nous apprendre la composition par âge des migrants ? », *Bulletin démographique des Nations unies*, 15 : 74-92.
- Census of Population and Housing 1990, *Public Use Microdata Samples US*, technical documentation, prepared by the Bureau of the Census, Washington, the Bureau (producer and distributor), 1992.

24. L'INEGI (Instituto Nacional de Estadística Geografía e Informática), organisme gouvernemental qui, au Mexique, est responsable de la réalisation des recensements et enquêtes, ainsi que des inventaires naturels et de la cartographie nationale.

- Census of Population and Housing 1990, *Public Use Microdata Samples US (machine readable data files)*, prepared by the Bureau of the Census, Washington, the Bureau, 1992.
- Colegio de la Frontera Norte, CONAPO, Secretaria del Trabajo y Previsión Social, *Encuesta sobre migraciones en la Frontera Norte de México*, 20.03.1993-27.03.1994 (EMIF).
- DELAUNAY Daniel [1994], « Migrants invisibles, leur estimation selon les statistiques de stock et de flux », communication à l'atelier sur *La Mesure de la migration internationale*, Tijuana, COLEF et ORSTOM, 3-4 mai 1994.
- DELAUNAY Daniel [1995], « Mujeres migrantes, las Mexicanas en los Estados Unidos », *Estudios demográficos y urbanos*, 10 (3) : 607-650.
- General Accounting Office [1993], *Illegal Aliens, Despite Data Limitations, Current Methods Provide Better Population Estimates*, Washington, GAO-PEMD.
- IPUMS [1995], *Integrated Public Use Microdata Series : Version 1.0* (voir Steven Ruggles, Matthew Sobek).
- ROBERTS R. E., LEE E. S., « Minority Group Status and Fertility Revisited », *American Journal of Sociology*, 80 (2) : 503-523.
- RUGGLES Steven, SOBEK Matthew, *Integrated Public Use Microdata Series : Version 1.0*, Social History Research Laboratory, Minneapolis, University of Minnesota, 1995.
- STEPHEN H. E, BEAN F. [1992], « Assimilation, Disruption and the Fertility of Mexican-Origin Women in the United States », *International Migration Review*, 26 (1) : 67-88.
- TUIRÁN Rodolfo [1993], « La población mexicana indocumentada en Estados Unidos : el resurgimiento de la preocupación por los números », *Boletín informativo-SOMEDE*, 5 (2-3) : 3-14.
- YANG Xiushi, BILSBORROW Richard E. [1993], *Survey Locale and Biases in the Data Collected*, Carolina Population Center, University of North Carolina at Chapel Hill, 37 p., multigr.